

chaudemment poursuivie par la garde noire et par les volontaires du voisinage, auxquels s'étaient réunis Martigny et Brissot lui-même, sous les ordres de Richard Denison. Elle avait réussi à les dépister pendant quelques heures et elle était parvenue sans encombre à la station ; cependant Guzman et les autres, connaissant de longue date l'habileté proverbiale des Australiens de la garde noire à suivre une piste, avaient laissé en arrière un des leurs pour surveiller avec grand soin les mouvements de l'ennemi. Cet éclaireur était Gaspacho, le Mexicain qui venait d'arriver.

La veille, Gaspacho avait vu les volontaires poursuivre leur marche, sans s'apercevoir que ceux à qui ils donnaient la chasse avaient brusquement quitté la grand-route à une certaine place pour s'engager dans les bois ; mais cette erreur ne pouvait manquer d'être bientôt reconnue. En effet, quelques milles plus loin, les volontaires s'étaient arrêtés ; ils venaient de remarquer leur méprise. Ils rebroussèrent chemin, et les noirs rodèrent à droite et à gauche de la voie publique, pour chercher l'endroit où les mineurs insurgés avaient dû la quitter.

Enfin l'un d'eux poussa un cri de joie et appela tous ses compagnons ; ils accoururent, examinèrent avec attention l'empreinte des pas, échangèrent rapidement quelques paroles, puis ils affirmèrent à Richard Denison que Guzman et sa bande avaient réellement pris cette direction.

Ils disaient vrai, et Gaspacho le sentait bien ; mais, sur ces entrefaites, la nuit était tombée et l'on ne pouvait suivre une piste pendant l'obscurité. Certains du succès pour le lendemain, les volontaires campèrent sur la trace même, se promettant, au lever de l'aurore, de reprendre vigoureusement la poursuite interrompue.

Ils n'y avaient pas manqué et, dès les premiers rayons du jour, ils étaient remontés à cheval, suivant exactement la piste des insurgés. Gaspacho, qui du haut d'une colline voisine avait observé leurs mouvements, n'en demanda pas davantage ; il se hâta lui-même de se remettre en selle, et, galopant en ligne droite par monts et par vaux, il venait avertir ses compagnons que, certainement avant une heure, Richard Denison et ceux qu'il commandait allaient tomber sur eux à Walker-station.

Cette nouvelle n'était pas rassurante ; les mineurs comprenaient que toute résistance était inutile contre des forces supérieures, et ils n'ignoraient pas que plusieurs d'entre eux ne devaient compter sur aucune indulgence de l'autorité. Aussi l'alarme fut-elle grande parmi ces vauriens, quoique la plupart ne manquassent pas de courage.

—Allons ! il faut nous réfugier dans le Maaly-Scrub, dit Fernandez avec agitation.

—Oui, pour y mourir de faim et surtout de soif ! répliqua Guzman ; j'aimerais mieux nous barricader ici et nous y défendre jusqu'à la mort.

—Ils brûleront cette méchante hutte et nous dedans ; pour plusieurs d'entre eux ce seraient des représailles.

—Caramba ! nous aurions peut-être la chance de nous tirer sains et saufs d'une pareille bagarre, comme ils s'en sont tirés eux-mêmes... Mais ils ne songeront pas à brûler les bâtiments quand ils sauront que les señoritas s'y trouvent avec nous.

—C'est vrai ; cependant...

—Il vaut mieux en revenir à notre premier plan, dit Burley ; si une fois les volontaires nous tenaient enfermés ici, la présence des jeunes ladies parmi nous les animerait davantage à la vengeance... Gagnons le désert au plus vite, cela vaut

mieux. J'ai fait plusieurs excursions dans le Maaly-Scrub, et je sais qu'il doit se trouver encore un peu d'eau dans certains rochers. Nous amènerons nos chevaux qui peuvent nous être utiles de plus d'une manière, et en agissant avec prudence.

—Mais si l'on nous poursuit ? dit Guzman ; ceux qui ont reconnu notre trace depuis les placers jusqu'ici, pourront la reconnaître de même dans le Maaly-Scrub.

—Il n'est pas toujours aisé de distinguer des empreintes sur les feuilles sèches de maalys, reprit Burley ; d'ailleurs, vous savez, Guzman, quel moyen nous pouvons employer pour empêcher les volontaires de nous serrer de trop près ?

Et il dit quelques mots à voix basse au Mexicain.

—Soit ! on peut en essayer ! dit celui-ci à demi convaincu. Eh bien, Fernandez et vous, Burley, chargez-vous de cette besogne ; moi, je vais faire seller les chevaux.

Cette détermination prise, il y eut un grand mouvement dans la hutte. Bientôt Clara et Rachel entendirent la clef tourner dans la serrure, et à peine avaient-elles eu le temps de regagner leurs places, que Fernandez et Burley entrèrent dans la chambre.

Le squatter jeta un rapide regard autour de lui.

—A la bonne heure ! dit-il en anglais, on a mangé, on a dormi même... c'est à merveille. Mais il faudra encore que l'on déjeune avant de partir, car il se pourrait que le dîner se fit longtemps attendre.

—Quoi ! nous allons partir ? demanda Clara ; où voulez-vous donc nous conduire ?

—Dans un endroit où vous avez paru vous plaire beaucoup, répliqua Burley avec sa sombre ironie ; mais auparavant, nous avons quelque chose à vous demander... Allons, señor don Fernandez, expliquez-leur de quoi il s'agit.

—L'une de vous, mesdemoiselles, dit l'ancien commis, aurait-elle ce qu'il faut pour écrire ? car on est fort dépourvu de pareilles choses à Walker-station.

Les deux amis ne savaient où il voulait en venir ; cependant Rachel répondit :

—J'ai toujours avec moi le *book* sur lequel je prends des notes dans mes promenades.

Et elle exhiba un mignon portefeuille en écaïlle, fermé par un porte-crayon d'argent.

—Voilà notre affaire, dit Fernandez en le lui arrachant sans façon ; mais ce ne sera pas vous d'abord, miss Owens, qui écrirez là-dedans ; ce sera mademoiselle Brissot.

—Moi, monsieur ? demanda Clara au comble de l'étonnement.

—Vous, mademoiselle.

—Mais, de grâce, à qui dois-je écrire et que dois-je écrire ?

—Vous allez le savoir ; mettez-vous à cette table et hâtez-vous, car le temps presse.

Clara s'assit à la place indiquée. Alors Fernandez lui remit le porte-crayon, désigna une page blanche sur le carnet, et dicta la note suivante :

Walker-station, le... au matin.

« Nous, Clara Brissot et Rachel Owens, de Dorling, prévenons nos amis que nous étant rendues hier au soir à cette station, dans un char à bancs conduit par le cocher John, afin de chercher des fleurs et des insectes dans le Maaly-Scrub, nous sommes tombées entre les mains de certains mineurs venus des placers de B\*\*\* à la suite de la dernière révolte. Ils nous ont gardées prisonnières, ainsi que John, mais sans nous faire subir aucun mauvais traitement... »